

Dia 1

En 2018, je présentais la langue wallonne à un colloque sur les langues minoritaires à l'université de Poitiers, en France. Les communications devaient faire l'objet d'un « proceeding » (comme on dit en français). Mais mon travail écrit fut refusé par un lecteur ou une lectrice, vraisemblablement un cadre d'une faculté de philologie romane d'une université wallonne. L'éditeur breton s'en offusqua, trouvant la communication pertinente, mais changea son titre qui était « Le wallon, une langue vivante au 22e siècle ? ». Le nouveau titre « suggérait une présentation comme témoignage engagé (donc partial) de l'auteur et non article scientifique » (sic). Voici ce nouveau titre, que je conserve pour cette présentation :

Dia 2

Le wallon et moi

Mon travail sur et pour le wallon lui permettra-t-il de rester ou de redevenir une langue vivante au XXIe siècle ?

L'ouvrage fut publié en 2021 à l'université de Rennes.

Dia 3

J'ignore si le·la lecteur·trice qui m'avait refusé la publication a fait une crise de rage en voyant que son avis avait été court-circuité.

Mais venons-en aux faits pour comprendre les tenants et les aboutissants – en wallon « *les pondants et les djondants* » – de cette antipathie de certains milieux pour mon travail – et même ma personne.

Mon parcours avec le wallon

Né en 1953, j'ai grandi dans une famille où les tous les membres étaient wallonophones (grand-mère unilingue, parents, oncles et tantes diglossiques). Mes parents m'ont parlé wallon et j'ai toujours communiqué avec eux en wallon. Ceci est assez exceptionnel pour ma génération, les familles s'étant interdit de parler wallon aux enfants scolarisés depuis déjà plusieurs années.

Dia 4

Néanmoins, le milieu agricole d'Ardenne semblait assez « préservé ». Cette situation où toute la communauté villageoise communiquait en wallon prévalait encore à Transinne, où j'ai grandi, et aucune interdiction de parler wallon n'est venue de l'instituteur des garçons, contrairement à ce qui se passait dans de nombreuses écoles. Par contre, la francophonie obligatoire devint la règle à l'école des filles dès les années 1960, ce qui conduisit à un changement abrupt de langue chez tous les enfants, devenu définitif dans les années 1970.

Je vécus cet état de diglossie active pendant toute ma jeunesse, et cela sans embûche, ce qui est un hasard rare – et heureux –, si on en croit la plupart des témoignages de l'époque. Au contact des langues étrangères qu'on m'enseignait – néerlandais puis anglais, accessoirement un brin d'espagnol –, je me mis déjà à analyser intérieurement la grammaire wallonne.

Dia 5

Diplômé en médecine vétérinaire en 1977, je me rendis au Maroc après mes études dans le cadre de la coopération inter-universitaire. C'est là que je réalisai que ma langue maternelle n'était pas la langue coloniale de ce pays. Ceci était clair, aux yeux des Marocains, pour nos compatriotes flamands qui parlaient une langue non française entre eux. D'où cette question qui devint rapidement angoissante : « Pourquoi, nous, Wallons, avons-nous abandonné un parler qui m'apparaissait, de plus en plus, avoir les caractéristiques d'une langue à part entière ? » Et son corollaire : « Pourquoi ne m'en a-t-on jamais touché le moindre mot au cours de mes 20 années et plus passées sur les bancs de l'école ? ».

Dia 6

Cette conscientisation douloureuse (1980) me conduisit à une intense quête sur la langue, faisant rapidement de moi un lexicologue, puis un écrivain, poète et romancier, sans compter une préoccupation pédagogique constante pour la transmission de mon héritage langagier.

Mes premiers contacts avec les « *waloneus* » (écrivains en wallon ou autres militants) allaient m'enseigner qu'ils n'envisageaient pas d'utiliser notre langue en politique ou en science, mais uniquement en littérature et en théâtre. Encore plus surprenant : ils ne l'employaient pas pour communiquer entre eux, ni à l'oral, ni à l'écrit, à quelques exceptions près.

Dia 7

Mes premiers écrits littéraires en wallon rencontrèrent un vif succès auprès des responsables des publications, qui y retrouvaient la pureté dialectale recherchée officiellement. Mais la diffusion de ces œuvres ne dépassant pas ma micro-région de naissance, ma production se tarit progressivement (1986-1992).

Dia 8

Heureusement, en 1993, je rencontrai le groupe de jeunes « waloneus » qui venait de lancer le projet de normalisation. Dans mon esprit, il s'agissait là de la solution évidente à l'étiollement de la langue, et je fus alors persuadé que l'ensemble des militants allait adopter cette voie dans les plus brefs délais.

Au sein de ce groupe de « rifondeus » (planificateurs du corpus), nous communiquions en wallon, et mes suggestions, parfois audacieuses, en matière de normalisation et de création de néologismes, étaient accueillies avec enthousiasme, car elle entraient dans les buts assignés par le groupe pour l'évolution de la langue.

Dia 9

Dès lors, je participai à la création de l'association « Li Rantoele » (la toile d'araignée, le réseau), et je devins un des principaux contributeurs à la revue éponyme qui débuta en 1996. L'association se fixa comme but de faire du wallon une langue adaptée aux besoins de la vie moderne, à la manière du luxembourgeois, du basque, du catalan ou du breton, et de la transmettre aux générations montantes.

L'opposition agressive des dialectologues, entraînant celle de nombreux militants, ne me découragea pas. D'autant plus que nos opposants ne présentaient aucun projet alternatif concret pour l'avenir de la langue, leur position manquant cruellement d'arguments, car reposant sur les seuls « dogmes », vieux d'un siècle, de la dialectologie.

Dia 10

Heureusement, certaines personnalités, écrivains et sociolinguistes, montrèrent d'emblée une neutralité bienveillante, voire des encouragements clairs pour le « rifondou walon », entre autres choses en publiant mes productions littéraires en orthographe normalisée.

Mais, techniquement ce « rifondou walon », de quoi s'agit-il ?

Techniques utilisées dans la normalisation du wallon

La normalisation d'une langue – « *langage planning* » en anglais – est l'utilisation de cette langue dans la société où elle est née, grâce à l'amélioration de son statut – « *status planning* ». A notre époque, pour ce faire, il faut choisir une orthographe commune, et donc synthétiser les systèmes d'écriture existant dans le périmètre d'utilisation de cette langue – « *corpus planning* ».

Dia 11

La « zone berceau » de la langue wallonne a été définie avec assez de précision par les linguistes de la première moitié du 20^e siècle.

Dia 12

Ses limites sont nettes avec les zones des langues germaniques (flamand, thiois brabançon, limbourgeois, francique ripuaire (qui aurait été la langue de Charlemagne), francique mosellan (luxembourgeois, dont l'Areler et le « plat » de Saint-Vith).

Sa frontière avec le lorrain (gaumais) est assez nette, à cause de larges étendues de forêts. Celle avec le champenois, également, déterminée par la Semois. Pour le picard, la transition est beaucoup plus progressive, à cause des nombreux déplacements de population lors de l'industrialisation du Hainaut.

Dia 13

Seuls les parlers de cette zone berceau – avec ses quatre sous-régions (Charleroi, Namur, Liège, Ardenne) – ont été intégrés dans le « rifondou walon ».

Dia 14

Cette appellation (au départ « *lu r'fondu walon* ») vient de moi, et a été publiée pour la première dans la revue « Singuliers » de Bastogne en 1993. Pour ceux qui préfèrent, on utilise également une forme synonyme « *walon da tertos* » (wallon de tous).

Techniquement, le « rifondou walon » se caractérise par :

1. une orthographe qui permet diverses prononciations, comme développée en occitan. L'avantage est un très grand respect de la variété linguistique de la langue parlée, puisqu'à un seul mot écrit

correspondent plusieurs prononciations dialectales. Ceci par le biais de ce qu'on appelle les diasystèmes orthographiques.

Dia 15

Par exemple :

* on écrit « **pexhon** » [poisson] et on prononce « *pèhon* » à Liège ou « *pèchon* » ailleurs.

* on écrit « i **boet** » [il boit] et on prononce « *i beût* » à Liège ou « *i bwèt* » ailleurs.

* on écrit « **schaye** » [ardoise] et on prononce « *skaye* » à Charleroi, Namur et Bertrix, « *chaye* » à Bastogne ou « *haye* » à Liège.

* on écrit « tchestea » [château] et on prononce « *tchèstia* » à Namur et Charleroi, mais « *tchèstê* » à Liège et en Ardenne.

Dia 16

Vous constatez que ces groupes de lettres existent déjà dans le wallon ancien, et sont visibles quotidiennement dans les toponymes et les anthroponymes (noms de lieu et noms de famille).

Parallèlement, différents aménagements linguistiques ont accompagné le développement du « rifondou walon ».

Dia 17

2. la désaccentuation : restriction drastique des signes diacritiques (accents, traits d'union à fonction phonétique, minute orthographique en fin de mot, point sur la ligne en milieu de mot, etc.). Ces marques graphiques sont ressenties comme la transcription d'un « patois »¹, et non d'une langue de grande diffusion.

3. la règle typographique qui place un intervalle entre deux mots, même si le premier est élidé, ceci pour mieux aérer le texte.

Dia 18

Mais l'élément le plus saillant de l'écrit en « rifondou walon », c' est le type de sujets abordés. Les productions dans les système précédents concernaient presque exclusivement la littérature, avec une surpondération de la poésie (à côté de petites proses, et quelques romans et nouvelles). L'écrit en « rifondou walon » est essentiellement

1 ce terme est généralement péjoratif dans la zone wallonne *sensu stricto*, mais résiste en province de Luxembourg.

de la prose non narrative (journalisme, encyclopédisme...). Entre autres par le biais de la revue « Li Rantoele », dont je vous ai parlé, et surtout de l'encyclopédie Wikipedia en wallon.

Dia 19

Ce genre de démarche suppose la création de nombreux néologismes. Beaucoup sont des emprunts wallonisés du français, mais on trouve également des créations originales (comme « noûmot » [mot neuf] pour « néologisme » ou « peupe-sipata » [écrasement d'un peuple] pour « génocide »).

Remarquons également tous les néologismes techniques dans les domaines linguistique et informatique, pour pouvoir communiquer en wallon sur notre travail de groupe.

Diffusion du « rifondou walon »

Le début de la normalisation date de 1989, via une publication de Jean Germain, un romaniste exerçant en milieu universitaire. L'idée a été mise en pratique, dans la première moitié des années 1990, par Laurent Hendschel, un traducteur-interprète, dans le cadre de l'Union Culturelle Wallonne (société faîtière des troupes de théâtre en wallon). Le « rifondou walon » a acquis sa forme quasi définitive au début des années 2000, après un travail collectif d'une dizaine de personnes. Il s'est répandu dans les publications en ligne grâce à Pablo Sarachaga, un informaticien de profession, également l'initiateur de la demande de code ISO (wa), du premier dictionnaire explicatif (wallon-wallon) en ligne², et de l'encyclopédie Wikipedia³.

Dia 20

J'ai accompagné activement tout le processus depuis 1997. Entre autres par la création du Wiktionnaire wallon en 2009⁴, puis par une collaboration active au Wikisourd (bibliothèque de textes en ligne) en 2019⁵.

2 <https://moti.walon.org/>

3 <https://wa.wikipedia.org/>

4 <https://wa.wiktionary.org/>

5 <https://wa.wikisource.org/>

Dia 21

Ce travail de continuité était essentiel dans les « périodes creuses ». En effet, la grande résistance des écrivains wallons en a découragé plus d'un ayant commencé à suivre l'idée de la normalisation. Mais, heureusement, quelques jeunes – 20-40 ans – ayant poursuivi dans cette voie sont arrivés à une maîtrise inattendue de la langue par rapport à leur connaissance préalable. Ceci est particulièrement encourageant, étant donné que, dans les autres écoles orthographiques, la production écrite par des jeunes – de moins de 60 ans ! – est quasi inexistante.

Concernant la reconnaissance officielle du « rifondou walon », un grand pas a été franchi en 2024 avec son acceptation comme orthographe dont les productions peuvent être subventionnées par la Fédération Wallonie-Bruxelles⁶. Et, depuis 2025, le concours de néologismes de la « fête aux langues de Wallonie »⁷ publie les mots primés, non seulement dans quatre accents du wallon (Charleroi, Namur, Liège, Bastogne), mais également en « walon da tertos ».

Comme disait mon prédécesseur à cette tribune, Dimitri François, ce ne sont que des petits pas, mais qui pourraient préparer une revitalisation qui conduirait le wallon, redevenu langue d'utilisation « normale » en Wallonie, à se retrouver « *pårlant-vicant* » [parlé en tant que langue vivante] au 22^e siècle.

Dijhans todi kécfeye ! [par précaution, disons « peut-être »].

Lucien Mahin, le 9 octobre 2026.

6 La structure belge en charge de la culture et de l'enseignement dans le sud du pays.

7 Regroupement annuel, depuis 2016, de nombreux actifs du wallon en une fête localisée dans une ville différente chaque année (Namur, Liège, Malmedy, Marche-en-Famenne, Châtelet), récemment prise en charge par l'ASBL « Vikant ».